Des territoires en formation. Jeunesse et urbanisation au Caire

Jean-Charles Depaule

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/187>
DOI : 10.4000/ema.187
ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 1990
Pagination : 153-161
ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Jean-Charles Depaule, « Des territoires en formation. Jeunesse et urbanisation au Caire », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 1 | 1990, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.187>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Des territoires en formation. Jeunesse et urbanisation au Caire

Jean-Charles Depaule

- 1 On partira du plus visible : les flots d'enfants en blouse écru sortant des écoles et les réseaux qu'ils dessinent à travers les quartiers, ou encore la foule des jeunes gens et adolescents massés à heure fixe devant les grands cinémas du centre, ou parcourant la ville, à la sortie du stade, pour célébrer la victoire de leur équipe de foot-ball favorite, ou, à côté de familles, les jours de congé, les bandes de garçons et/ou de filles en promenade ici et là, en ville, aux Pyramides, et pendant les nuits de Ramadan, autour de la mosquée al-Husayn; ou encore, accompagnés par leurs maîtres, des groupes d'écoliers ou de collégiens en excursion aux Pyramides, au parc, zoologique de Giza, au jardin japonais de Hilwan, au barrage d'al-Qanatir – on s'y rend en bateau – ou, plus loin du Caire, au Fayyum, autour des norias et sur le bord du lac Qarun, ou, discrets, des couples à pied, quelque fois en voiture, sur les bords du Nil et le long de la corniche des hauteurs du Muqattam. Ces lieux font partie de traditions. Des modes nouvelles apparaissent comme celle, récente, de la promenade, sur les ponts, à l'occasion des fêtes et les soirs d'été.
- 2 Des topographies se dessinent avec des polarités, des superpositions, des juxtapositions, des zones plus masculines et des lieux de mixité. Par exemple, dans le centre du Caire, *wast al-balad* (où simplement *balad*), se concentrent non seulement les cinémas mais les commerces parmi lesquels librairies, papeteries, magasins de matériel de dessin, de fournitures scolaires, d'équipements sportifs et, également, de la calculatrice à la vidéo, d'articles électroniques. La présence de bureaux et de services, d'innombrables boutiques de confection et de chaussures et de grands magasins s'adressant en majorité à une clientèle à revenus moyens, y justifie en outre le brassage, aux heures ouvrables, d'une foule d'hommes et de femmes, jeunes et plus âgés, sans exclusive. Sauf lorsqu'à la porte d'un cinéma un trottoir est occupé par un groupe dense et homogène.
- 3 Il est possible aussi d'identifier des phénomènes plus ponctuels et plus dispersés, par exemple la fréquentation des clubs, *nadi* en tout genre, des cafétérias (*cafitiria*) – celles

du centre se distinguent de celles des nouveaux quartiers de la rive ouest, mais aussi de celles qui, depuis peu, s'implantent dans la ville ancienne. Leur clientèle est mixte à la différence des cafés du centre et des quartiers populaires où des jeunes gens se réunissent, à côté de groupes d'adultes, la distance de l'âge étant marquée par les places occupées, le style des plaisanteries, les surnoms et autres « formules d'adresse », où se mêlent dérision et déférence. Ils causent, jouent aux cartes, au tric-trac, aux dominos, aux dames ou plus rarement aux échecs, fument le narguilé, regardent un match de foot-ball ou un film à la télévision.

- 4 Au-delà des territoires les plus familiers, l'espace à proximité du domicile où traditionnellement les enfants jouent, la rue ou la ruelle où se tiennent adolescents et jeunes gens, à la fois sujets et agents de contrôle social du voisinage, de telles topographies, saisies à des échelles diverses, rendent manifeste, spatialement, un phénomène dont les sociologues s'accordent à souligner l'importance dans cette région du monde : la formation, à l'intérieur de la société, de « groupes d'âge » spécifiques. En même temps elles mettent en lumière la façon dont ces groupes s'identifient eux-mêmes et se reproduisent en se territorialisant, avec, intentionnelles ou non, des exclusions. De façon éphémère ou durable, permanente ou périodique, une partie, grande ou petite, de l'espace urbain est élue et appropriée non seulement à cause de la satisfaction qu'elle apporte à des besoins particuliers et/ou nouveaux, mais pour sa valeur symbolique (et celle de ces besoins), pour les activités qui sont susceptibles d'y avoir lieu et les relations sociales que celles-ci impliquent.
- 5 C'est ce qu'illustre l'exemple des médias. Aujourd'hui en Égypte la télévision (la quasi totalité des foyers est équipée) et, désormais, la vidéo concurrencent très fortement les salles de cinéma, en faveur desquelles joue pourtant, chez la jeunesse, un goût pour la sortie en ville (on « descend » en ville), sortie collective entre gens du même âge. On serait tenté de dire : l'occasion de s'affirmer, « en ville », en tant que gens du même âge. Beaucoup de salles sont des territoires exclusifs, pour des publics essentiellement jeunes et masculins réputés chahuteurs et « malpolis »; même si – selon une corrélation entre type de film, catégorie de spectateur, genre d'établissement et horaire – à la différence des films importés, de karaté, où de science-fiction, les productions égyptiennes continuent d'attirer hors de chez eux des couples et des familles, qui fréquentent, plutôt en matinée et en occupant les sièges de balcon de préférence à l'orchestre, le Cairo, le Miami et l'Opéra, beaucoup moins le Métro, encore moins l'Odéon et le Radio.
- 6 Pas plus que les cafés, où l'on préfère souvent suivre « ensemble » la retransmission télévisée des grands matches de foot-ball (le lieu de travail, atelier ou boutique, peut aussi remplir cette fonction), les salles de cinéma ne sont fréquentées par toute la jeunesse (masculine). Il s'agit plutôt d'un public populaire et « petit bourgeois » (« lower, lower-middle or middle class level », écrit A. Rugh). En effet, comme ailleurs les territoires collectifs de la jeunesse ne se différencient pas seulement de ceux des adultes, ils se distinguent les uns des autres. Le jeu des distinctions varie. Selon les cas, celles-ci sont plus sociales et « unanimistes » (j'emprunte ce terme à Henri Raymond) quant à l'âge, ou, au contraire, elles concernent plutôt l'âge au sein d'un même groupe social; quelquefois elles se combinent en se hiérarchisant.
- 7 Quelques figures se dégagent : le club d'athlétisme de quartier, où se pratique la « gonflette », qu'exaltent les photos et les magazines exposés sur les trottoirs de la ville, n'est pas, on s'en doute, la salle de body-building (offerte comme une vitrine aux

regards extérieurs) de l'Université américaine, ni celle du Gezira Sporting Club. « Aller au café » est, par rapport à ceux qui n'y vont pas, globalement discriminant. Avoir ses habitudes (*ada*) dans tel café, auquel on est comme affilié, plutôt que dans tel autre, exprime une seconde distinction. Et une troisième se réalise, cette fois à l'intérieur d'un même café et suivant les moments de la journée, entre les groupes que l'âge et divers traits « classants » partagent. De la sorte se constitue l'un des points d'ancrage de la *chella*, la « bande de copains », que réunissent, outre l'appartenance à une même génération, des solidarités et des intérêts communs, ainsi que des liens de parenté, de voisinage et/ ou de travail (cf. G. Stauth qui évoque à ce propos les *fetewwa* de l'ancien temps, ces fiers-à-bras « protecteurs » des ruelles – ils « dirigeaient, organisaient, défendaient, attaquaient », écrit N. Mahfouz.) Le sporting club (les classes aisées seraient, quant à lui le pendant du café (qui peut porter lui aussi le nom de « club », *nadi*). Extrêmement sélectif, il forme dans l'espace urbain un domaine protégé et homogène, à l'intérieur duquel ses membres se répartissent entre des sous-territoires, en fonction notamment de leur âge et de leur sexe – car le sporting-club est mixte, il est d'ailleurs le terrain de stratégies matrimoniales. Par rapport au reste de la ville, il garantit une distance sociale et spatiale que ne sont plus capables d'assurer complètement les « beaux quartiers », même si ceux-ci continuent d'être pour leur jeunesse des lieux de prédilection. Une distance et une protection que prolongent l'autobus de ramassage scolaire, la voiture individuelle, voire le taxi.

- 8 Ces trois exemples ont en commun d'être (les institutions (« équipements », diraient les urbanistes), et il est possible d'étendre cette notion aux lieux de promenade qui ont été évoqués. C'est en les investissant en groupe, avec un style qui lui est propre, que la jeunesse affirme, dans la ville (et ailleurs), sa « territorialité » (le terme est emprunté à Erving Goffman, il implique possession et exclusion). En débordant les limites qui lui sont institutionnellement imparties, celle du trottoir, du passage douteux, de la porte d'un autobus... Mais il existe des pratiques territoriales hors institution, qui s'instituent en quelque sorte elles-mêmes. Une des plus remarquables est le foot-ball des rues (des rues, des places publiques, des parkings). Il s'agit d'un sport parallèle qui a ses championnats et ses champions, ses arbitres, ses parieurs et ses « professionnels ». Il doit s'adapter au terrain et se joue par équipes de six, généralement avec une balle pleine, plus petite qu'un ballon, confectionnée avec du fil de caoutchouc. De la balle de chiffon, le « ballon de chaussette » de ses origines dont parle notamment Sayyid 'Uways lorsqu'il décrit son enfance, autour des années 20, dans un faubourg populaire de la ville ancienne, il a conservé le nom : *kôra charâb*.
- 9 Individuelle et moins immédiatement visible est la formation, à l'échelle domestique, de territoires spécifiques : la chambre, voire la salle d'étude des demeures aisées, le « coin » des appartements modestes, un pan de mur, un meuble, quelques signes. Les lieux sont, dans tous les cas, appropriés au moyen d'objets qui témoignent des valeurs et des ressources, économiques et culturelles, de leur possesseur. Ces « marqueurs » correspondent, souvent en les cumulant, aux trois fonctions repérées ailleurs par Erving Goffman : ils annoncent la revendication d'un territoire, ils indiquent une frontière et ils sont des signatures, souvent ils sont littéralement des signatures : portrait ou nom du possesseur. Dans cette façon de marquer l'espace se manifeste l'importance accordée à la relation aux choses. Celle-ci s'oppose, selon Louis Dumont, à la « relation entre les hommes » et caractérise la « modernité », où prédomine l'« individualisme ». Il s'agit en effet d'une individualisation, ou individuation, à

l'intérieur de la vie collective de la famille. Ce processus est une des principales tendances affectant aujourd'hui les façons d'habiter.

- 10 « Normalement », dans la maison, les portes restent ouvertes et s'isoler peut être considéré comme une grave « offense territoriale ». Certes, les codes culturels dominants admettent des moments d'intimité (*khususiyya*) où « l'on arrête d'interagir » (N.H. Sherief) – que l'on pense à la capacité si répandue de se recueillir en n'importe quelles circonstances, en particulier pour prier (la situation de la prière se caractérisant par l'écoulement d'un temps ouvert rituellement, puis clos, plutôt que par un lieu défini), mais ces moments ne suffisent plus. Il faut pouvoir s'isoler spatialement.
- 11 En soi, cette aspiration n'est pas vraiment nouvelle. Comme le montre A. Miquel, la famille décrite par N. Mahfouz dans sa Trilogie (il s'agit du Caire des années 20) se caractérise par une organisation fortement centripète qui s'identifie à la maison, et plus particulièrement à la sala, située au centre, à la fois vestibule et salle de séjour. La mère en est le pivot. Mais « un mouvement complémentaire de dispersion » existe aussi, par lequel les individus échappent, se retirent au moins temporairement. Cette tendance centrifuge s'est développée, inégalement selon les groupes sociaux, et elle s'est généralisée. Surtout, elle aboutit au désir et à la revendication d'un lieu à soi qui soit fixe.
- 12 « Avoir une maison dans la maison » (*bêt fi-l-bêt*), cette demande est l'éventuel enjeu de partages, l'objet d'arbitrages où les garçons, en règle générale, sont prioritaires. D'autant plus importants que le logement est exigu, arbitrages et partages varient aussi selon la distribution de l'autorité, selon notamment que le père est présent ou non dans la vie familiale (« le père comme autorité distante », écrit Su'ad Joseph), et que la mère, contre le gré de celui-ci ou pas, est prête à sacrifier quelque chose du domaine dont elle assure l'unité. Les négociations et les conflits que suscite la recomposition des territoires domestiques sont à la mesure de l'écart qui, d'une génération à l'autre, sépare des « systèmes de référence d'ordre matériel, religieux, culturel, existentiel », la différence des âges étant « multipliée par celles des modes et des manières de vivre » (Marc Augé). Le résultat : dans l'habitat populaire, l'affectation, temporaire ou non, d'un coin (*rokn*), d'un réduit (*khazna*) qui devient pour son utilisateur une *ôda* (chambre, c'est un terme générique) ou d'une pièce entière; ou, dans l'habitat populaire encore, et chez la « petite et moyenne bourgeoisie » l'aménagement d'un balcon.
- 13 Pour les enfants en âge de se marier, cette même tendance se manifeste dans un mouvement de dé-cohabitation qui, selon Frédéric Shorter, s'est développé dans les années 80 parce qu'il paraissait réalisable : au Caire 32% seulement des ménages vivent chez les parents ou les grands-parents (contre plus de 40% dans l'Égypte rurale) et ce pourcentage décroît à partir de la naissance du premier enfant. Il existe des obstacles considérables. En effet la cohabitation n'est pas souhaitée, le plus souvent elle est d'ailleurs impossible ou intolérable, faute de pièce, mais la difficulté à obtenir un logement abordable a fréquemment pour conséquence le maintien dans le célibat et dans la dépendance à l'égard de la sphère familiale (car en règle générale, les célibataires ne vivent pas seuls). Il est courant aussi que, le *katb al-ketâb* ayant été signé, c'est-à-dire une fois le mariage formellement prononcé, les jeunes époux ne mènent pourtant pas encore une vie commune, en attendant une hypothétique installation, tandis que le trousseau, *gehâz*, et le mobilier du futur ménage sont entreposés dans l'appartement des parents.

- 14 Frédéric Shorter a dégagé les traits du modèle qui domine désormais au Caire. D'une part, ce sont tout spécialement les femmes qui désirent « exercer un pouvoir et une autorité qui vont de pair avec un ménage autonome. » D'autre part, la dé-cohabitation ne signifie pas un relâchement des liens : « on se rend visite », et cela est d'autant plus aisé si les différentes générations ont la possibilité de résider à proximité. Cette évolution s'accompagne-t-elle d'une « conjugalisation », d'une distribution nouvelle des rôles et des tâches entre époux? Rien ne permet actuellement de l'avancer.
- 15 La tendance générale à l'individuation est à référer à une individualisation des modes de consommation et au fait, accentué par la politique d'ouverture économique des années 70 (*Infitah*), que désormais la jeunesse est visée en tant que groupe spécifique de consommateurs.
- 16 L'école joue, elle aussi, un rôle déterminant : elle exerce des contraintes objectives qui justifient la revendication d'un lieu et d'un temps autonomes. Argument, « prétexte » ou révélateur... « La période de l'examen, dit Mona, c'était notre vie ». Et Ramsès, à propos de l'entrée en dernière année secondaire : « On commence à avoir une vie séparée, on dit je me sens moi-même (*ahiss be nafsi*) : dormir, écouter de la musique, chanter quand je veux... bien sûr on exagère un peu, on dit je n'arrive pas à étudier... »
- 17 De la table commune, lorsqu'elle existe (ce que nous appellerions en français la table de salle à manger), autour de laquelle, le plus souvent dans la salle de séjour familiale, les enfants font leurs devoirs, au moins au début de leurs études, à la revendication d'un endroit plus retiré, un renversement s'opère. « Comment je peux étudier, dit 'Ali, s'il y a ma soeur et ma mère qui sont assises là, qui parlent? » Unni Wikan a résumé la situation des classes populaires : « L'environnement domestique rend la scolarité encore plus difficile : les enfants doivent travailler dans la pièce où beaucoup d'autres activités, sinon toutes les autres, se déroulent en même temps, souvent dans un bruit assourdissant, avec très peu d'aide ». 'Ali ajoute : « Il y en a beaucoup qui étudient dans les mosquées ou dans la rue. » Images familières du sud et de l'Orient de la Méditerranée au début de l'été, des collégiens allant et venant dans les jardins publics, un livre à la main, ou révisait la nuit à la lumière des réverbères; ou dans les mosquées. « J'allais toujours là-bas (à la mosquée) pour mes examens, dit Hasan, c'est calme... Ici, il y a des voitures, des enfants qui crient. Là-bas, c'est calme, il y a quelqu'un qui fait sa prière; ça sent bon, il y a Dieu; ça fait du bien. »
- 18 Lorsque le mouvement centrifuge s'effectue au sein de la maison, il concourt non seulement, comme on l'a vu, à une individualisation, mais à une spécialisation fonctionnelle (et symbolique) des lieux – autre tendance majeure de l'évolution des façons d'habiter (que l'on peut opposer au « nomadisme intérieur » et à la multifonctionnalité de l'espace). Marqueurs actifs, les signes appartenant au domaine scolaire s'affichent à côté de photos de vedettes du sport ou de la chanson et d'un enregistreur-radio avec ses cassettes, le collégien ou l'étudiant expose dans son « coin » livres et dictionnaires, diplômes, planche et éventuellement table à dessin, calculatrice et règle en T. Ce marquage, qui légitime l'appropriation, revêt, une signification particulière lorsqu'il affecte une pièce de réception en prenant place à côté des symboles religieux, des portraits de famille et des objets « prestigieux » qui y sont habituellement disposés. Il ajoute un registre supplémentaire : le savoir enrichit l'honneur familial
- 19 Et il arrive qu'une pièce investie de la sorte soit rebaptisée : Tariq et son frère appellent « étude » (*mezakra* – le lieu où l'on mémorise) celle des deux pièces de l'appartement

familial (où sept personnes vivent) qui est en principe dévolue à la réception (*gulûs*). Pendant l'année scolaire, ils déplacent dans l'autre le récepteur de télévision, qui est un facteur de trouble, et ils se sont réparti sièges et tables.

- 20 Paradoxalement, alors qu'elle nourrit et justifie le besoin de s'isoler, la scolarité contribue à fixer un peu plus l'existence des jeunes gens à l'intérieur de la maison (qui, du coup, tend à se « masculiniser ») tandis que, comme t'a montré Georg Stauth à propos du quartier de la Gamaliyya, la vie des jeunes salariés ou travailleurs indépendants se passe plus à l'extérieur avec des réseaux de relations et des territoires, comme le café, localisés entre logement et travail. Et dans cette situation, revendiquer davantage d'autonomie peut être la source de conflits d'autant plus aigus que la famille n'adhère pas aux valeurs de l'institution scolaire et que les études représentent un effort financier lourd et prolongé. On reprendra à ce propos le terme d'enclavement qu'utilise Marc Augé. Un enclavement pour le moins inconfortable.
- 21 A l'influence profonde et vraisemblablement durable que l'école exerce sur les façons d'habiter s'ajoutent ses effets immédiats sur l'espace et le temps de la vie de tous les jours. Des effets qui à leur tour ont, à plus long terme, des conséquences.
- 22 L'école impose son rythme quotidien à l'élève ou à l'étudiant, avec pour chaque degré une intensité particulière : « A l'université, dit Ramsès, nous découvrons un monde qui nous prend tout entier vingt-quatre heures sur vingt-quatre »; Sa temporalité se superpose à l'emploi du temps (qui est indissociablement « emploi de l'espace ») de la famille, ou même modèle, au moins en partie, celui de la mère en scandant le déroulement des tâches ménagères, mais également certaines de ses autres activités puisque, dans les classes populaires aussi, elle s'implique de plus en plus souvent dans la supervision du travail de ses enfants à la maison, responsabilité qui traditionnellement incombait au père (A. Rugh).
- 23 Il y a des rythmes plus amples : l'alternance des congés et des études, les cycles et les périodes scolaires avec leurs moments forts, culminant avec la préparation de l'examen. Lorsque, dans les années 20, Sayyid 'Uways prépare le certificat d'études, son succès n'est pas un enjeu pour ses parents seulement, la piété de tout le voisinage (féminin) est mise à contribution. Aujourd'hui, si l'on en croit Andréa Rugh à propos de Chubra, « a typically middle class area of Cairo », c'est l'ensemble d'un quartier qui est capable de se mobiliser : en période d'examen, à l'exception des urgences, le nombre des admissions à l'hôpital décroît, et l'absentéisme des adultes à leur travail augmente.
- 24 En outre, le cursus des enfants scolarisés, et plus seulement des événements comme les naissances, les mariages, les décès et le pèlerinage, rythment aussi et infléchissent, sur une beaucoup plus longue durée, l'histoire des familles. Et, avec elle, celle de leur espace, de ses réaménagements que justifient le passage d'un cycle à l'autre, tout particulièrement l'entrée dans le secondaire, l'accès à une classe décisive, et plus encore, à l'université (en même temps, chacune de ces étapes est, pour les enfants et les jeunes gens, l'occasion « centrifuge » d'explorer la ville et d'élargir l'éventail de leurs territoires urbains).
- 25 Longs et brefs, ces rythmes se superposent avec une inégale harmonie à l'existence quotidienne. Organisateur, le système scolaire est aussi, dans beaucoup de cas, perturbateur, générateur de nombreux décalages et contradictions. Il convient d'évoquer ici le moment de la journée où, dans les quartiers populaires, les enfants partent pour l'école. Réprimandes, contrôles et recommandations... Moment de grande effervescence, d'inquiétude et de ritualisation quasi-théâtrale où tout le voisinage est

impliqué en tant qu'acteur et témoin, il apparaît comme une transition, à constamment renégocier, entre un monde (familial) et un autre qui possède, matériels et symboliques, ses codes à lui. Ceux-ci sont notamment horaires (la ponctualité n'y souffre pas d'interprétation) et vestimentaires (cf. le port obligatoire de chaussures et, pour les garçons, d'un pantalon). Ils concernent aussi les postures corporelles : s'asseoir, se mettre en rang, adopter une attitude de respect. « Discipline, discipline », cette notation de Sayyid 'Uways, évoquant son entrée à l'école primaire en 1921, est toujours d'actualité – à la différence sans doute de cette autre impression, « propreté, propreté, tout était propre, la terre, les murs, les tableaux, les latrines – tout. »

- 26 L'écart qui peut exister entre ces codes pratiques et ceux qui sont mis en oeuvre dans la vie extrascolaire n'affecte pas uniquement les familles dont les enfants représentent la première génération scolarisée ou admise à l'université. Malgré l'effort considérable déployé à partir de l'instauration de la République pour généraliser l'enseignement gratuit, l'école est une institution contraignante tout en restant extérieure à la majorité de ceux qui, au moins provisoirement, ne lui échappent pas (1982-1983 : 15% des enfants en âge de le faire n'y entrent jamais. 7,4% « disparaissent » au cours du cycle primaire et 65% environ de la population globale reste analphabète – cf T. Aclimandos). Il est possible de distribuer parents et enfants en fonction de leur distance par rapport au système scolaire, de la maîtrise matérielle et culturelle qu'ils en ont et de la « bonne volonté » qu'ils manifestent à son égard selon deux types : ceux que l'on appellera les « actionnaires »- (il s'agit de familles fréquentant les établissements payants) et les « tributaires ». Plus on est tributaire, plus l'école est une somme d'aléas à conjurer tant bien que mal. Et un monde « compliqué », avec lequel il faut se débrouiller.
- 27 Car l'institution est elle-même traversée par de nombreuses contradictions : entre ses objectifs et les conditions matérielles (des classes comprenant jusqu'à 120 élèves, les mêmes locaux utilisés chaque jour par trois fournées successives d'écopiers, matin, midi, après-midi et soir, l'usure qui s'ensuit, et un cursus qui a été raccourci récemment d'une année par mesure d'économie); et entre ses visées pédagogiques et civiques et ses pratiques effectives. Son arbitraire en est d'autant plus sensible. La distorsion principale réside dans la sacralisation dont l'examen, clé de la réussite sociale, est l'objet – il détermine les comportements et, dans tous les cas, il est source d'angoisse – et dans l'institution parallèle des leçons particulières (tribut qui doit être obligatoirement acquitté, que l'élève soit bon ou mauvais) et, à l'université, du photocopié. Les représentations sociales et les modèles idéologiques diffusés par les programmes et les manuels ont fait l'objet, quant à eux, d'intéressantes analyses de contenu (cf. Carré, Al-Menoufi). Ils sont souvent privilégiés par les chercheurs ne semble pas cependant que, dans les conditions qui viennent d'être évoquées, ce soient les plus déterminants. A la différence des codes et modèles pratiques, il est possible en effet de n'y adhérer que « du bout des lèvres ». Et les décalages par rapport à l'expérience extra-scolaire ne sont sans doute pas les plus perturbateurs. Pour ma part, je me souviens d'avoir enseigné le français dans une école publique de Chubra au début des années 70 avec un livre dont les propos et les exemples censés se référer à la vie de tous les jours étaient si désuets et « exotiques », en matière vestimentaire notamment, qu'ils en devenaient dérisoires. Une nouvelle méthode, « Bonjour Ali », destinée au cycle préparatoire (l'équivalent de notre premier cycle secondaire), avait été mise au point avec l'aide de conseillers français pour corriger de tels défauts. Les situations

qu'elle présentait à des garçons de douze ans étaient si puériles (Mona a une poupée, 'Ali a une balle) qu'elles provoquaient l'hilarité générale:

- 28 C'est plus par ses effets sur les façons d'habiter, concourant au développement de tendances profondes (individualisation, spécialisation fonctionnelle), que l'école joue un rôle significatif. En outre – et surtout? – avec sa logique, son arbitraire et ses contradictions propres, non seulement elle participe d'un monde fait de moments et de lieux diversifiés, mais elle est un des terrains privilégiés où l'on en fait l'apprentissage. Entre forces centrifuges et centripètes, les territoires individuels et collectifs que « produit » la jeunesse apparaissent comme autant de façons de prendre (provisoirement?) position par rapport à la multiplicité des situations et des rôles, inégalement maîtrisables, auxquels elle est confrontée.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdel Hadi (A.), *Method of Furnishing the Low-income Urban Housing*, PhD Le Caire, Université de Hilwan, 1986.
- Aclimandos (T.), « L'enseignement à l'étude », *Revue de la presse égyptienne* n°27, 1987.
- Augé (M.), *La traversée du Luxembourg*, Paris, Hachette, 1985.
- Carré (O.), « Le contenu socio-économico-politique des manuels d'enseignement religieux musulman dans l'Égypte actuelle », *Revue des études islamiques* XXXVIII/1, 1970.
- Dumont (L.), « L'individu et les cultures », *Communications* n°43, 1986.
- Goffman (E.), « Les territoires du moi », *La mise en scène de la vie quotidienne, 2- Les relations en public*. Paris, Minuit, 1973.
- Joseph (S.), *Elite. Mass Society, Middle Class and Familistic Ethos*, SSRC Position paper, janv. 1985.
- Mahfouz (N.), *Récits de notre quartier*, Paris, Sindbad, 1988.
- Makarius (R.), *La jeunesse intellectuelle d'Égypte au lendemain de la deuxième guerre mondiale*, Paris-La Haye, Mouton. 1960.
- Martin (M.), « Jeunesse d'Égypte », *Travaux et jours*, 41, oct-déc. 1971.
- Al-Menoufi (K.), « Formation politique et organisation des valeurs dans le monde arabe. Étude d'un cas de formation scolaire (enseignement primaire) en Égypte et au Koweït », *Bulletin du CEDEJ*, n°22, 1988.
- Miquel (A.), *Propos de littérature arabe*, Paris, Le Calligraphe, 1983. Parkinson (D.B.), *Constructing the Social Context of Communication. Terms of Address in Egyptian Arabia*, Berlin - New-York - Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1985.
- Raymond (H.), *Espace urbain et équipements socio-culturels* (compte-rendu de recherche), Paris, FSU, 1973,
- Rugh (A.), *Family in Contemporary Egypt*, Cairo, AUC, 1985.

Sheriff (N. H.), *Une approche culturelle évolutive de l'intimité et l'aménagement des lieux bâtis*, Ph. D. Montréal Un., 1984.

Stauth (G.), "Gamaliyya Informal Economy and Social Use in a Popular Quarter of Cairo", *Working paper n° 87*, Un. de Bielefeld. 1986.

Shorter (F.), « Cairo's Leap forward - People. Households and Dwelling Space », *Cairo Papers in Social Science*, 12-1, 1989.

Uways (S.), *L'histoire que je porte sur mon dos*, Le Caire, CEDEJ, 1989.

Wikan (U.), *Life among the Poor in Cairo*, NewYork,Tavistock, 1980.

INDEX

Mots-clés : géographie, urbanisation, Le Caire, jeunesse, urbanisme

AUTEUR

JEAN-CHARLES DEPAULE

CEDEJ/CNRS